

## Le purin d'orties

Jean-Pierre Issenhuth

---

Volume 39, numéro 1 (229), février 1997  
URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32533ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1997). Le purin d'orties. *Liberté*, 39(1), 130–134.

---

# RÊVERIE

---

---

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## LE PURIN D'ORTIES

Les bois rétrécis qu'on trouve à Laval-Ouest sont menacés. On ne peut marcher longtemps dans les sentiers sans tomber sur un chantier lunaire, mais on est tranquille : on ne croise que quelques cyclistes qui luttent de vitesse avec les maringouins et que leur position élevée protège un peu de l'herbe-à-la-puce, gardienne des lieux sauvages, abondante et géante dans le coin.

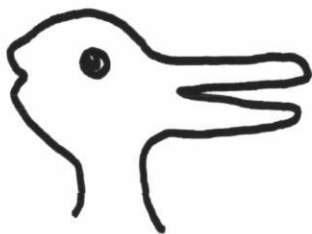
Le bois où je suis allé un soir de juin 1995 est jeune : des trembles sous la protection desquels grandissent pêle-mêle des chênes, des frênes, des noyers, des cornouillers, des tilleuls, des amélanchiers, des thuyas, des érables. Un bois assez clair et une diversité végétale qui, favorisée par l'alternance d'ombre et de lumière, laisse le champ libre à toutes les possibilités du vert. Le soir, sous ces trembles où l'oriole aime nicher, un poème de Rina Lasnier joue pleinement son rôle d'accompagnateur :

*Quand le modulé de l'oriole fait acte de douceur  
il brusque le cœur difficile de l'arbre  
et l'arbre apprend le site de sa solitude  
pendant que la lumière pense à la mort...<sup>1</sup>*

---

1. « L'oriole », dans *L'Ombre jetée I*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, p. 85.

Le paysage n'est pas seulement visible. On l'entend, on le sent, on le touche quand on y marche ou y ramasse quelque chose, on le goûte quand on y mâchouille des graminées ou des feuilles. L'image seule dirait peu de chose de l'expérience, mais « L'oriole », par ses modulations vocaliques, fait entendre assez exactement le chant de l'oiseau, parmi bien d'autres choses : l'effort de la poésie, montré en acte, sans oublier l'auteur dont le destin est figuré aussi dans les mots, en conjonction avec le paysage et la poésie, parce que cette heure privilégiée a superposé les trois. « Conjonction de la nature et de l'histoire », disait Camus du style. Et « compte total en formation », Mallarmé. Il ne parlait pas nommément du style, mais qui sait exactement de quoi il parle ? Wittgenstein, quant à lui, aurait pu reconnaître dans « L'oriole » un avatar complexifié du canard-lapin<sup>2</sup> :



2. En 1948, au cours d'une promenade dans les collines derrière Rosro, en Irlande, des voisins de Wittgenstein, les Mortimer, le virent « s'arrêter subitement, et, se servant de sa canne, tracer un dessin par terre (un canard-lapin ?) qu'il resta à contempler longuement, totalement absorbé, avant de reprendre sa marche ». Cette scène finit de convaincre les Mortimer qu'il était « complètement fou » (Ray Monk, *Wittgenstein, le devoir de génie*, traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld, Paris, Odile Jacob, 1993, p. 514). Wittgenstein avait emprunté la figure du canard-lapin à Joseph Jastrow et à Wolfgang Köhler et en avait fait la base de sa discussion sur le « voir comme ».

Je ne crois pas que la poésie ait grand-chose à voir avec ce qu'en disent la psychologie, la philosophie, la sociologie, l'histoire, la rhétorique, la prosodie et toute autre manière habituelle de l'interpréter ou de la décrire, mais entre la petite fête de la complexité habitable qu'est « L'oriole » et le canard-lapin, quelle connivence muette !

Je cherchais quatre plantes : l'ortie, la valériane, l'achillée et la prêle, quatuor familier aux fervents de la culture biodynamique, qui trouvent à ces espèces et à quelques autres (pissenlit, tussilage, camomille) des vertus particulières.

On dit qu'une feuille d'ortie enterrée sous un plant suffit à le protéger du mildiou. La valériane et la prêle, abondantes partout, sont de prodigieux accumulateurs de silice, et la silice est la cuirasse des plantes cultivées. L'achillée, pour sa part, stocke le cuivre, l'azote, le phosphore et le potassium ; l'ortie concentre, en plus, le calcium et le fer. On a dénombré dans l'achillée près de soixante-dix substances différentes, dont une bonne partie n'appartiennent qu'à elle. Je voulais vérifier l'effet du purin de ces plantes sur le jardin.

La cueillette d'orties et de prêles a été un succès. La valériane n'était qu'en boutons et c'est la fleur qu'on récolte. L'achillée ne s'est pas montrée. Le tussilage, que je ne cherchais pas, était trop avancé. Sa tige florale, qui précède bizarrement les feuilles, était passée. Mais j'ai rencontré une colonie d'anémones en route vers un ruisseau, une pépinière de tilleuls à grandes feuilles qui poussaient cordés comme si on les avait semés, un groupe de tanaïses insecticides qui fusaient à travers le chiendent et la bardane, et des iris versicolores isolés, tombés du ciel ou du drapeau. Au sud du rang Saint-Antoine, une forme géante de tussilage habille un champ de pierres. C'est près d'un sombre sureau, l'arbuste de Trakl, dont l'allemand *Holunder* dit bien l'allure. À

l'opposé, les sorbiers de Benn et d'Aigui sont alignés comme dans une plantation abandonnée.

Contrairement à l'armoïse, qu'on trouve dans les mêmes décors, l'ortie me paraît moins répandue ici qu'en France. C'était une calamité dans le verger de mon père, jusqu'au jour où j'avais découvert que le jus des feuilles de rumex apaisait instantanément la brûlure de ses piqûres d'acide formique. Ç'avait été ma première révélation de rapports naturels cachés.

J'ai préparé le purin d'orties en faisant macérer, avant la floraison, des feuilles et des tiges dans un seau d'eau, pendant une semaine, comme le recommandent *Mon paradis*<sup>3</sup> de Heinz Erven, jardinier de Remagen, Peter Tompkins et Christopher Bird<sup>4</sup>, Ingrid Gabriel<sup>5</sup> et le mélancolique André Birre, dans *L'humus, richesse et santé de la terre*<sup>6</sup>. Quand le mélange, puant comme les médicaments les plus sûrs, est passé du vert au brun avec une abondante mousse de fermentation, j'ai eu un peu peur. J'ai renoncé à suivre l'exemple d'Alex Podolinsky, cultivateur australien qui remuait ses mélanges comme un forcené, sous la pleine lune, pour en décupler la puissance. Qui sait où peuvent mener les excentricités australiennes? Sur ce continent expérimental, on bourre de fumier ou de bouillie cristalline des cornes de vaches qu'on enterre en suivant des rites obscurs. On brûle de la bouse dans des creusets en lançant des incantations. Un hurluberlu obtient, dans

---

3. Traduit de l'allemand par Olivier Barlet, Paris, Éditions Terre vivante, 1984.

4. *La vie secrète du sol*, traduit de l'anglais par Marion Praz, Paris, Robert Laffont, 1990.

5. *L'installation du jardin biologique*, traduit de l'allemand par Annick Bigot, Paris, «La Maison rustique», 1988.

6. Paris, «La Maison rustique», 1979.

de la sciure de bois, des plants de tomates de 2,50 m chargés de fruits en pulvérisant sur les feuilles une mixture secrète. Laval ne supporterait pas plus ces excès de zèle qu'un nouveau-né un bifteck. Avant d'arroser, j'ai donc plutôt dilué la liqueur pour la calmer. Son odeur exactement semblable à celle du purin animal m'a surpris autant que son effet sur la végétation.

Pendant la préparation de l'élixir, les voisins avaient dû croire que je cachais des cochons dans le garage. D'où, quelques semaines après, heureusement trop tard, l'irruption d'un individu surexcité, appareil photo en bandoulière et téléphone cellulaire à la ceinture. C'était un préposé aux urgences du Service de l'environnement de Laval. On lui avait signalé une odeur. Je l'ai conduit vers mes silos à compost et il a tendu le nez pour constater le délit. Moi, inquiet :

— Vous sentez quelque chose ?

— Non, rien, mais vous avez peut-être oublié un sac d'ordures quelque part, sous les arbres ?

— Ça m'étonnerait. Regardez toujours.

Il n'a rien trouvé. Quatre fois en cinq minutes, son téléphone a sonné. De nouvelles urgences olfactives semblaient se déclarer sans cesse, partout, et le pauvre homme avait l'air soumis à une transe nasale permanente. Il est reparti avec, pour preuve de mes exactions, la photo d'un silo à compost grillagé, en promettant de revenir inspecter mes installations. Je l'ai chaudement invité à le faire, prétextant qu'un nez officiel pouvait seul suppléer aux carences du mien. Il n'est pas revenu. Une nouvelle photo incriminante dans mon dossier déjà chargé avait dû suffire à l'administration municipale.